

Ancêtres et serpents
Mythologie du ciel et de la terre

Analyse

Sommaire

1 Ambivalence et polyvalence des serpents

- 1) L'homme qui savait la langue des serpents
- 2) L'arbre, la pierre et les serpents.
- 3) Le peuple des serpents : les différentes espèces
- 4) La mythologie des serpents au cœur de la mythologie maya
- 5) Le grand renversement
- 6) Le corpus
- 7) La littérature existante
- 8) Les serpents : des archétypes multiples¹

2 Le grand peuple des serpents mayas

- 1) Nommer, penser, classer
- 2) Vie sociale et culturelle
- 3) La reine des serpents, *Ix-ahau kan/Ix tsab kan*
- 4) Le meilleur ami de l'homme, *Ochkan*
- 5) La grande Mère, *chayilkan*
- 6) Le grand insulteur, *wolpoch*
- 7) Quelques autres serpents remarquables

* Mère avec un M majuscule désigne la grande Mère créatrice du monde que j'appelle la Mère cosmique.

3 Rencontres avec *Kukulkan*, l'Oiseuserpent

- 1) Qui est l'Oiseuserpent ?
- 2) Rencontres et vécus mythiques
- 3) *Way** ou *alak*, l'alliance avec l'Oiseuserpent
- 4) Le combat cosmique et l'éternel retour
- 5) Le serpent de la Canicule
- 6) Faire la pluie
- 7) La descente de l'Oiseuserpent à Chichen Itza
- 8) *Kukulkan* dragon cosmique

4 Origine du monde

- 1) Une projection du corps de la Mère

¹ Les chapitres 2, 4 et 8 renvoient notamment à des archétypes différents.

- 2) Naissance
- 3) Déroulement et coupure du boa-cordon ombilical

5 L'ancêtre primordial

- 1) Aux origines
- 2) Le principe métamorphique, *way*
- 3) Esprit-enveloppe de l'arbre
- 4) La Mère serpent
- 5) Le vencêtre
- 6) Gardiens et protecteurs

6 Le langage de l'Oiseuserpent

- 1) L'appel de l'Oiseuserpent
- 2) Petite musique de nuit
- 3) Langage des serpents et langage des animaux
- 4) Champ sémantique du serpent, *kan*

7 L'initiation

- 1) Le monde souterrain
- 2) Devenir *men*
- 3) Dans la Grotte Noire
- 4) La bouche de l'ancêtre de pierre
- 5) Émergence et déclin du « roi »/*ahau* à la fin de l'époque classique.

8 Serpents chrétiens

- 1) Polyvalence du serpent chrétien
- 2) Le diable
- 3) Les saints et les vierges
- 4) Jésus

9 Le Pharmakon

- 1) Qu'est-ce qu'un pharmakon ?
- 2) Le dedans et le dehors
- 3) Parole et écriture
- 4) La dent de serpent
- 5) Pharmakons végétaux et animaux

10 Les Archétypes du serpent

- 1) La notion d'archétype
- 2) L'espace intégral : le *suhuy**
- 3) Hybridation et métamorphose : le *way*
- 4) absorption et expulsion : le *k'ex**
- 5) Origine et profondeur : le *kuxan su'um*
- 6) L'éternel retour : le *bakab*

Coda

Moi, serpent

Chapitre 1

Ambivalence et polyvalence du serpent²

Dans l'étude générale du symbolisme religieux ou philosophique d'autrefois, le serpent offre bien le sujet le plus ample et le plus touffu qui soit...

(Louis Charbonneau-Lassay, *Le bestiaire du Christ*)

1 Ambivalence et polyvalence des serpents

- 1) L'homme qui savait la langue des serpents
- 2) L'arbre, la pierre et les serpents.
- 3) Le peuple des serpents : les différentes espèces
- 4) La mythologie des serpents au cœur de la mythologie maya
- 5) Le grand renversement
- 6) Le corpus
- 7) La littérature existante
- 8) Les serpents : des archétypes multiples

² J'ai choisi de ne pas traiter dans ce volume des autres reptiles (crocodiles, iguanes ...). Bien qu'ils aient des rapports avec les serpents, leur mythologie est différente et je leur consacrerai une section particulière dans le tome 14.

Les serpents, souvent nommés par leur nom spécifique suivi du terme générique *kan* « serpent »³, sont parmi les personnages les plus présents de la mythologie maya yucatèque.

Si le mythe est d'abord un vécu (cf. infra, page 17), la mythologie, dans la mesure où elle est articulation du mythos et du logos, du mythe et de la logique, constitue un ensemble de connaissances dont nos sciences, si elles rompaient avec certains préjugés, pourraient utilement s'enrichir, en prenant le risque de remettre en cause certains principes fondamentaux. C'est le cas de la relation entre vécu et connaissance, une des grandes questions épistémologiques mais aussi de la place des sens refoulés, l'odorat et le toucher.

Les relations entre les hommes et les serpents sont au cœur du savoir traditionnel du Yucatán alors qu'elles sont marginalisées dans notre savoir scientifique.

Un des enseignements peut-être les plus frappants de cette étude sur les serpents mayas c'est le décalage considérable entre les connaissances des zoologues et celles des Mayas.

Julian Lee, notre herpétologue⁴ « national », auteur du livre de référence *An Ecogeographic Analysis of the Herpetofauna of The Yucatán Peninsula*, s'en est bien rendu compte lui qui, tout en restant dans les strictes limites d'un guide d'identification, essentiellement nominaliste, a complété son travail par un chapitre sur l'ethno⁵-herpétologie maya.

C'est pourquoi, la mythologie des serpents - contribution à l'histoire naturelle et sociale des serpents et de leurs relations avec les humains et les autres espèces vivantes - est radicalement différente de la zoologie des serpents.

Nous sommes encore très loin, tant nous avons perdu le contact avec ces êtres autrefois familiers et devenus étrangers, des travaux pionniers de Lorentz et Tinberger et de leurs successeurs en ce qui concerne d'autres espèces animales : citons, parmi tant d'autres, Jane Goodall et les gorilles, Cynthia Mauss et les éléphants, Ana Rasa et les mangoustes, Donald Griffin et les chauves-souris et Franz de Wall et les Bonobos.

Il y a cependant des exceptions.

C'est tout d'abord le livre pionnier de Laurence M. Klauber *Rattlesnakes. Their Habits, Life Histories, and Influence on Mankind*, « Les serpents à sonnette, leurs coutumes, histoires de vie et influence sur l'espèce humaine ».

Ce livre, bien que ne traitant pas directement du *tsabkan* maya, contient des observations très précises, fruit d'une vie consacrée à cet animal. Cependant, à lire le livre en détail et en particulier les chapitres sur les mythes, les traditions et les relations entre les natifs et les crotales, un curieux sentiment se fait jour : contrairement aux ethologues cités plus haut, Klauber n'a aucune empathie avec les crotales qu'il considère comme des êtres dangereux et primitifs même s'ils ne sont pas méchants :

Le serpent à sonnette est simplement une créature primitive avec des perceptions et des réactions rudimentaires... Les serpents à sonnette se défendent simplement des attaques des intrus de taille supérieure et l'homme est l'un d'eux (336).

³ Par exemple *ahau kan* ou *tsab kan* pour le crotale, *och kan* pour le boa ...

⁴ L'herpétologie est l'étude des batraciens et des reptiles, on notera la cohérence symbolique de l'herpétofaune : serpents, sauriens et grenouilles sont tous des animaux de Pluie et donc symboliquement et zoologiquement reliés.

⁵ Étiqueter la mythologie sous le terme « ethno-herpétologie » est une attitude ethno-centrique qui met le savoir des Mayas sous la « coupe » du savoir scientifique occidental. D'une manière générale, qualifier l'étude des savoirs populaires d'« ethnoscience est, sous couvert du « respect » des savoirs traditionnels, une attitude colonialiste.

Il considère la plupart des traditions autochtones comme relevant de la magie et du mythe, une connaissance erronée et sans intérêt pour la « science »⁶.

On se demande pourquoi une étude si précise d'un être qu'il ne comprend pas et n'aime pas : pour lui la psychologie du crotale n'existe pas et son étude est purement physique, malgré souvent son extraordinaire précision. Elle est l'exemple type des limites d'une zoologie étroite et non empathique.

Plus près de nous, il y a l'étude de Jésus Rivas sur les anacondas d'une région particulière du Vénézuéla, les Llanos, dans le bassin de l'Amazone (2020). Celui-ci, dans le chapitre introductif Science, Love, and Anaconda Research/Science, « Amour et recherche sur les anacondas » de son livre *Anaconda, the secret life of the world's largest snake*/Anaconda, la vie secrète d'un plus grand serpent du monde, insiste sur les relations entre les rapports affectifs que l'on a avec les animaux qu'on étudie et les connaissances que l'on peut établir. Mais ses méthodes restent dans la tradition de l'herpétologie classique : il travaille essentiellement sur des animaux captifs et craintifs au lieu d'entre en relation avec des animaux parce qu'ils le veulent bien.

Curieuse façon d'exprimer son amour !

Autre limitation à son travail : il a pour « partenaires » de sa connaissance des Anacondas des chasseurs blancs et ignore le savoir des natifs, ce que ne fait pas, par exemple, Julian Lee qui, même si il n'intègre pas vraiment leur savoir, a écrit un chapitre sur les connaissances des Mayas intitulé « ethnoherpétologie ».

Les serpents, pour toute une série de raisons qu'il nous faudra essayer d'élucider, résistent donc à la connaissance scientifique et à ses méthodes anthropocentriques. Les obstacles épistémologiques sont encore nombreux avant qu'une connaissance équilibrée puisse se faire jour. Le savoir de la langue des serpents ne pourra être (re)trouvé qu'à condition de se débarasser de notre peau scientifique et de faire advenir une nouvelle peau qui commence déjà à frémir dans nos entrailles.

Si donc, l'objet de cette étude est la connaissance des serpents mayas, il nous faut rappeler que pour connaître, pour se connaître, il faut vivre ensemble.

Une sociologie des serpents mayas a donc pour objectif de nous permettre de connaître à la fois « le goût et la structure » des serpents : leurs noms, leur morphologie, leur habitat, leur sociologie, leur psychologie, leur culture... et une sociomythologie envisage les interactions multiples entre le peuple des humains et le peuple des serpents. Pour cela il nous faut accorder différentes épistémologies et en particulier l'épistémologie des herpétologues et celle de la société maya yucatèque. Nous devons prendre bien soin de distinguer les différents niveaux de connaissance, les expériences et les vécus sur lesquels ces connaissances se fondent. C'est particulièrement important pour la délimitation des espèces, le pilier de la connaissance herpétologique, mais aussi pour la psychosociologie des serpents, une discipline scientifique qui n'existe pas encore.

⁶ C'est notamment le sujet des chapitres 14 à 16 de son livre qui, s'il fourmille de détails, est tout aussi proluxe en dénigrement des connaissances indigènes. On peut aussi regretter qu'il ne cite pas de versions complètes des récits mais se borne à une énumération de ce qu'il juge important et à des résumés.

1 L'homme qui savait la langue des serpents

Les humains qui vivent dans la forêt et savent notre langue sont nos frères. Mais celui qui est aller vivre au village et ne sait plus nous parler, il n'a qu'à s'en prendre qu'à lui-même. S'il s'approche trop, nous commençons par le saluer courtoisement, mais s'il ne répond pas, cela veut dire qu'il n'est plus notre semblable.

Andrus Kivirähk, *L'homme qui savait la langue des serpents*, p. 45.

L'homme qui savait la langue des serpents est le titre d'un roman estonien paru en 2007 et qui connaît un immense succès en Estonie⁷ car il entre en résonance avec l'histoire et la mythologie de ce pays.

Mais il présente aussi d'étonnantes similitudes avec la mythologie yucatèque et les principaux thèmes que je vais développer dans ce livre s'y retrouvent.

L'hypothèse de base de Kivirähk est la suivante :

Le changement des relations entre les hommes et les serpents est déterminant pour comprendre le passage d'une société forestière à une société villageoise, ce qu'il est convenu d'appeler la révolution néolithique.

Lorsque les humains ont cessé de parler la langue des serpents, ils ont basculé dans un nouveau mode de vie avec une stratification sociale complètement différente.

Les relations forêt-village

Il n'y a plus personne dans la forêt

L'incipit du roman de Andrus Kivirähk plante le décor : la société estonienne, conquise à la fois militairement et spirituellement par « les hommes de fer » et les prêtres et moines catholiques (l'invasion allemande du XIII^e siècle) passe brutalement d'un mode de vie à un autre, d'un mode de production à un autre.

Le village ne connaît plus la forêt, elle est devenue un milieu hostile que l'être humain doit combattre.

La situation est différente au Yucatan puisque les Mayas ont mieux résisté que les Estoniens à la conquête des hommes de fer, des moines et des prêtres espagnols : ils ont conservé des relations positives avec la forêt, ils continuent de vivre et de manger avec la forêt. Leur mythologie, bien vivante, témoigne de cette résistance et de cette persistance mais leur vie quotidienne montre qu'ils sont eux aussi passés de l'autre côté, ils ne connaissent plus la langue des serpents.

Pourquoi les serpents ?

La question que pose le roman, mais à laquelle il n'apporte pas de réponse, c'est pourquoi les serpents ?

Pourquoi, dans le mode de vie forestier, les hommes ont-ils une relation privilégiée avec les serpents ?

Dans le monde du roman estonien comme dans la mythologie maya, les serpents sont différents de tous les autres animaux. Pour les Mayas yucatèques, si d'autres animaux peuvent aussi avoir un rôle très important, la

⁷ Ce n'est pas une simple coïncidence, si le grand pionnier de l'ethologie moderne, Jakob von Uexküll, auteur de *Monde animaux et monde humains*, publié à Hambourg en 1934 est un estonien.

Il affirme très clairement que pour comprendre les animaux, il faut en eux des sujets et essayer de comprendre leur vécu. Il amorce notamment une réflexion sur les espaces vécus et en particulier l'espace tactile (pp. 34-35). Il est vraisemblable que ces travaux ont influencé Andrus Kivirähk.

ahau kan, serpente royale (elle est le plus souvent femelle), l'équivalent de la vipère royale des Estoniens, est la reine de tous les animaux (texte 10). Quant au boa, *ochkan* ou *kaba*, elle était là avant que le monde naisse puisqu'elle est le cordon ombilical de la Mère cosmique.

Si on prend cette question au sérieux, c'est-à-dire si on considère que la mythologie exprime « à plus haut sens » une réalité historique et sociale, alors il faut envisager que l'organisation sociale et la psychologie des serpents, leur psychosociologie, et en particulier celle des serpents principaux, que nous détaillerons dans notre deuxième chapitre *le peuple des serpents*, est entrée en résonance, voire en symbiose, avec celle des êtres humains d'autrefois, les forestiers.

Le serpent est l'Autre de l'être humain !

Cette relation a été assez bien étudiée pour des mammifères dont la biologie et l'organisation sociale sont apparemment beaucoup plus proches que celle des serpents : l'ours, le loup, voir l'âne et le cheval⁸.

Les serpents représentent des êtres plus archaïques mais, dans une conception non progressiste de l'histoire, dans la perspective d'une théorie de l'évolution axée sur des équilibres ponctués, chère à Stephen J. Gould (2002), ils ne sont pas primitifs. Ils sont archétypaux et ces archétypes renvoient à des formes d'organisation très anciennes qui persistent dans les profondeurs de notre vie sociale et psychique même si nous les avons profondément refoulés. Dans notre langage scientifique, nous avons conservé un cerveau reptilien, siège des affects mais aujourd'hui, l'herpétologie commence à comprendre que ce cerveau reptilien n'est pas plus primitif que le notre (cf. infra, p. 14).

C'est sur ce domaine oublié de la psychosociologie des serpents que s'ouvre la mythologie des serpents et c'est ce continent que je vais explorer même si beaucoup de territoires resteront encore obscurs et beaucoup de questions non résolues.

Si nous suivons donc cette hypothèse, le mode de vie et d'organisation sociale des serpents a dû influencer durablement les hommes d'autrefois.

Il nous faut cependant penser chaque espèce animale comme une culture particulière. De ce point de vue, les serpents ne représentent pas une culture mais un ensemble de cultures, différentes suivant les espèces.

Essayons de déterminer, à grands traits, pourquoi les serpents ont pu représenter un modèle pour nos ancêtres et en particulier pour les Mayas d'autrefois.

1) Le serpent est féminin, le serpent est une serpente ... et ce retournement de notre rapport au serpent engendre un renversement de l'équilibre entre féminin et masculin chez l'humain forestier... L'histoire de la Génèse est déjà un mythe retourné : il faut aller voir Lilith qui n'a rien à voir avec Eve. Or dans *L'homme qui savait la langue des serpents*, aux trois quarts du récit, on s'aperçoit que Ints est une femme.

2) Leur capacité, comme l'ours, à hiberner⁹, à vivre ensemble en grandes

⁸ L'ours en Mongolie et en Europe (*Etudes mongoles et sibériennes*, Pastoureau), le loup en France et en Europe (*Le loup en France...*) ...

⁹ Dans le roman estonien, cette hibernation est associée à une vie rêvée où le monde mythique est prépondérant et le héros la partage avec ses amis serpents.

sociétés (plus d'un millier parfois pour le serpent à sonnette notamment¹⁰) et dans des abris, souvent souterrains, une partie de l'année et à développer une existence plus « individuelle » en sortant de l'hibernation fait penser aux variations saisonnières de différentes sociétés de chasseurs-cueilleurs. C'est le cas des Australiens, des Inuits¹¹ mais aussi des Mayas dont le mode de vie, encore aujourd'hui, présente cette oscillation entre une vie forestière en toutes petites unités, une vie villageoise en groupes plus importants, et une vie urbaine en très grands groupes : depuis les temps préhispaniques, ils se regroupent par périodes dans de grandes cités pour travailler ou participer à des fêtes, à des rituels...

3) Leur capacité à muer, à changer de peau renvoie à une philosophie de l'immortalité et de l'identité de la vie et de la mort.

4) La manière dont ils se nourrissent : ils sont capables de manger de très grandes quantités, puis de jeûner pendant de longues périodes. C'est aussi un mode d'alimentation assez proche des chasseurs-cueilleurs qui, lorsqu'ils chassent un gros animal, font des orgies de viande, puis peuvent ensuite s'alimenter plus modestement pendant quelques temps.

J'ai également observé que chez mes amis mayas, l'extrême abondance des repas de fête contrastait avec l'alimentation beaucoup plus frugale de la vie quotidienne. Aujourd'hui ce mode de vie est en train de changer, on mange beaucoup plus mais aussi plus mal et l'obésité, le diabète, l'hypertension artérielle sont des maladies très fréquentes.

On peut aussi considérer les jeûnes rituels comme des entraînements aux jeûnes liés au manque possible de nourriture.

Enfin, à la différence d'autres animaux, les serpents n'entrent pas en concurrence avec les hommes pour leur nourriture et notamment ils ne se nourrissent pas de maïs.

5) Les serpents évitent généralement les conflits mais, dans le cas des espèces venimeuses, lorsqu'ils sont attaqués, ils se défendent et ripostent rapidement et avec efficacité. Le venin a été aussi utilisé, chez les chasseurs cueilleurs, pour les armes de jet : arcs, lances, harpons, je ne sais pas si c'était le cas chez les Mayas. Certaines espèces peuvent aussi en mordant déclencher une hémorragie qui peut induire des états mythiques sous forme notamment de visions et d'hallucinations (Schele et Miller, 1986, chapitre 4 : *Bloodletting and the Vision Quest* /La saignée et la quête de visions, 175-207).

6) Les dessins sur la peau de certaines espèces ont été considérés comme une véritable écriture : la première écriture des humains a donc été sur la peau, et aujourd'hui encore les tatouages restent une pratique importante. L'écriture a ensuite été exportée sur d'autres supports mais ces supports restent vivants : la pierre, l'arbre mais aussi le tissu considéré comme une seconde peau... Les relations entre la peau du serpent et l'écriture tissée ou brodée sont bien présentes dans la mythologie maya (texte 1 et 8).

7) Le langage sifflé est considéré comme un langage originel, les hommes de la première création n'avaient pas besoin de porter le bois mais le faisaient rouler en sifflant. Ce langage, équivalent au langage des oiseaux mais plus subtil et plus ancien, est aussi un langage initiatique et musical. C'est tout particulièrement le cas du langage du serpent à sonnette (voir chapitre 6 *Le langage de l'Oiseuserpent*).

¹⁰ Cf. Klaubler, 1982 : 114-119.

¹¹ Marcel Mauss, *Essai sur les variations saisonnières des sociétés eskimos, étude de morphologie sociale*, 1904-1905.

L'oreille humaine peine à percevoir les infimes subtilités qui distinguent un sifflement d'un autre, donnant au propos des significations tout à fait différentes. Et puis nos langues ne sont pas faites pour siffler : au début elles sont raides et maladroites et tous les sifflements des débutants se ressemblent. Il faut entamer l'apprentissage par des exercices particuliers, se dérouiller quotidiennement le muscle lingual pour qu'il devienne aussi lesté et adroit que celui des serpents¹² (Kivirähk : 36).

8) Certaines espèces sont apprivoisables : c'est le cas notamment du boa mais aussi, dans une certaine mesure, du serpent à sonnette. Dans la mythologie, l'ami serpent est un thème essentiel.

9) Le serpent est un médecin : le venin est un *pharmakon*, à la fois poison et médicament. La dent de serpent, le *kokan*, est une des « aiguilles » principales de l'acupuncture maya. Dans certaines régions, elle est privilégiée mais dans d'autres régions on peut utiliser l'aiguillon de raie, des aiguilles végétales ou animales et aussi, plus récemment, un morceau de verre.

Plusieurs parties de leur corps peuvent aussi être utilisées pour soigner : la peau, la graisse... (voir chapitre 9 *Le pharmakon*).

Bon nombre de ces capacités ne sont plus utiles ni comprises aujourd'hui et les serpents ne sont plus des partenaires privilégiés. Ils ont même devenu des ennemis voire, sous l'influence de la religion chrétienne, l'ennemi principal, la forme fondamentale de Satan, du Diable, de la tentation, qu'il faut à tout prix repousser, vaincre et éliminer chaque fois qu'on le peut.

Les relations entre hommes et serpents décrites dans le roman estonien sont aussi assez similaires à celles décrites dans la mythologie maya. On peut caractériser quatre grands groupes :

1 Certaines espèces sont privilégiées et en particulier les espèces vénimeuses : vipère royale/*ahau kan*, boa, *chayikan*, *wolpoch* ...

2 Un serpent peut devenir, comme Ints dans le roman, l'ami intime d'un humain, son *alak*, notion que j'étudierai dans le chapitre 3.

3 Mais il peut aussi fusionner avec l'humain, tous deux forment alors un *way**, un être avec deux corps mais qui sont unis par une solidarité qui fait que ce qui arrive à l'un (une blessure par exemple) arrive aussi à l'autre. Dans le roman, les anciens humains, et c'est encore le cas du grand-père du héros, naissaient avec des crochets vénimeux et en apprenant le langage des serpents on devenait vraiment un serpent :

Je veux qu'il parle couramment, à ne plus savoir s'il est homme ou reptile déclare l'oncle de notre héros lorsqu'il commence à lui enseigner la langue des serpents.

4 Un être humain peut aussi faire partie de la même famille qu'un serpent, devenir son frère ou son fils. Dans la mythologie maya de la Canicule, nous avons plusieurs exemples de cette filiation : le serpent caniculaire peut notamment naître d'une femme humaine et prendre en grandissant la forme d'un serpent (chapitre 3).

Enfin, dernier avatar, la métamorphose suprême du serpent est celle du gigantesque serpent ailé, la salamandre chez les Estoniens et l'Oiseau-serpent chez les Mayas et les Mexicains en général. Sous cette forme il est à la fois un allié et un fléau.

¹² De récentes études sur le langage des corbeaux ont montré que celui-ci était aussi très subtil et que les croisements apparemment semblables étaient beaucoup plus précis et distinctifs que ne le percevait une oreille humaine.

Les Mayas d'autrefois, et c'est encore le cas de certains d'entre eux, avaient donc une connaissance très profonde de la psychosociologie du serpent. Ils avaient une vie commune dans la forêt et pouvaient être des amis, des familiers, des parents. Il y a encore beaucoup de connaissances sur la vie des serpents qui se trouvent encloses dans les récits mythiques et qu'il nous faut décrypter.

Lentement les éthologues retrouvent une partie de ce savoir bien qu'ils ne fassent généralement pas le lien avec les connaissances mythiques mais nous attendons toujours le zoomythologue qui, comme le héros du roman d'Andrus Kivirähk, parlera la langue des serpents.

La promesse d'un savoir nouveau

Mon hypothèse est la suivante : savoir la langue des serpents implique notre capacité à muer, à mettre en place les conditions d'un savoir nouveau où la connaissance et la vie, les affects et leur interprétation ne seront plus séparés. Plus que tout autre animal, et d'une manière qui n'est pas si différente de l'arbre, le serpent nous oblige à abandonner notre vision du monde pour adopter une relation plus sensible, où les cinq sens sont associés et en particulier les deux sens que nous avons refoulés depuis que nous avons perdu le contact avec notre frère/sœur serpent.e : l'odorat et le toucher.

Pourquoi souhaitons connaître les serpents ? Cette question épistémologique n'est pas très différente d'une question plus générale encore : qu'est ce qui pousse l'être humain, et plus particulièrement, le scientifique à accumuler des connaissances ? Quel rapport existe-t-il entre les affects et la connaissance et pourquoi la science s'est-elle définie comme une forme supérieure de connaissance ?

Si je me pose cette question en ce qui concerne les herpétologues, les spécialistes scientifiques de la connaissance des serpents, c'est que, dès le début de cette discipline, ils sont mus par une volonté de savoir qui s'enracine sur la peur et le refus de considérer les serpents comme des animaux dignes d'attention.

Linné, le grand « ancêtre » des classifications botaniques et zoologiques moderne, classe les reptiles et les serpents parmi les amphibiens et les décrit, dans le résumé de la 10^{ème} édition de son système de la nature, publié en 1758, comme des êtres erronés et détestables :

Ces animaux erronés et détestables se distinguent par un cœur avec un seul ventricule et une seule oreillette, des poumons douteux et un double pénis.

La plupart des amphibiens sont des êtres odieux en raison de leur corps froid, de leur couleur pale, de leur squelette cartilagineux, de leur peau crasseuse, de leur aspect féroce, de leur œil calculateur, de leur odeur offensante, de leur voix rude, de leur habitation sordide et de leur terrible venin ; et c'est pourquoi le créateur n'a pas exercé ses pouvoirs pour en créer beaucoup¹³.

Les premiers travaux sur le comportement des amphibiens et des reptiles ne débutent que dans la première moitié du XX^{ème} siècle avec l'ouvrage de Noble (1923/1933) sur les grenouilles et les batraciens (Harvey Pough et al., *Herpetology*, 2001 : 18).

¹³ Cette citation de Carl Von Linné, que je traduis de l'anglais, est extraite de de l'ouvrage de Keneth R. Porter, *Herpetology*, publié en 1972.

Jésus Rivas, dans son ouvrage de 2020 sur l'anaconda parle de son amour pour l'anaconda et critique les biologistes qui n'étudient un animal qu'en fonction des réponses qu'il peut leur donner aux questions qu'ils se posent. *En revanche*, écrit Jésus Rivas, *je dois, partir de mon amour pour l'animal, de mon envie de l'étudier parce que je l'aime et me poser alors la question suivante : quelle question l'anaconda va-t-il me poser que je devrais résoudre* (Rivas :4) ? Mais malheureusement, son amour ne se manifeste pas par une véritable empathie avec l'animal puisque l'essentiel de ses observations consistent à capturer l'animal pour l'étudier et le relâcher ensuite pour le recapturer etc. Les anacondas sont, bien sûr, peu enclins à se laisser capturer et Rivas décrit les nombreux combats qui les opposent à lui et son équipe.

On assiste donc aujourd'hui à un timide renversement de la tendance à considérer les serpents comme des animaux détestables et dangereux, et à une évaluation des difficultés objectives qui empêchent le savant de comprendre les serpents.

Richard Seigel, l'auteur de *Snakes ecology and behavior*, publié en 1993, raconte comment, au début de sa carrière il a posé la question suivante à son professeur : Peut-on faire de la bonne science avec les serpents ?

Son professeur lui a répondu que oui, mais Siegel, consciencieusement, note dans son ouvrage les différentes difficultés à surmonter pour faire de la bonne science :

1) Les serpents existent apparemment à de faibles densités, ce qui rend difficile d'obtenir des ensembles suffisamment importants ; 2) Les serpents sont difficiles à observer sur le terrain ce qui rend les études de comportement difficiles ; 3) Les serpents présentent de longues périodes d'inactivité, et 4) les serpents se nourrissent rarement, ce qui rend compliquée la collecte de données en ce qui concerne la recherche de nourriture et l'écologie communautaire (Seigel, 1993 : 397).

A ces remarques on peut ajouter que les serpents communiquent essentiellement avec des sens que nous avons refoulés : l'odorat et le toucher. Certains auteurs envisagent même de repenser la classification des serpents en se basant non plus sur les critères visuels mais sur des critères impliquant ces deux sens fondamentaux pour le serpent¹⁴.

A ces critères « objectifs » nous devons ajouter les critères « subjectifs » à savoir notre difficulté à aimer vraiment les serpents, c'est-à-dire à partager leur vie. Cela peut parfois être atteint avec de très grands serpents élevés en captivité et domestiqués, comme les boas (cf. infra, note 84) mais la vie d'un boa en captivité est sensiblement différente de celle d'un boa dans la nature, or c'est celle-ci qu'il nous faut non seulement connaître, mais comprendre.

On peut mettre en parallèle cette difficulté à comprendre les serpents avec notre difficulté à comprendre les plantes. Jusqu'ici, je n'ai pas encore lu un seul article qui se pose la question de la pensée du serpent. Il y a déjà un demi siècle, Donald Griffin, le spécialiste des chauves souris, jetait un pavé dans la mare des zoologues en parlant de pensée animale (Griffin, *La pensée animale*, 1988).

Les serpents sont-ils des êtres primitifs ? Ne doit-on pas au contraire repenser complètement cette idée de « primitif » : ce n'est pas parce qu'un animal est apparu il y a très longtemps qu'il n'a pas pu se transformer et évoluer d'une manière certes différente mais pas inférieure aux groupes apparus

¹⁴ La classification scientifique des serpents est loin de faire l'unanimité : pour ne prendre que deux insinuations, l'ITIS (*Integrate Taxonomic Information System*) et *The Reptile Data Base*, elles ont des propositions nettement différentes, cf. <https://tdm.les-ombres.net/cid311/differentes-familles-de-serpent.html>, consulté le 15 septembre 2023.

postérieurement. On retrouve un peu la même problématique que celle qu'ont affronté les Ethnologues lorsqu'ils ont dû remettre en cause la notion de « peuples primitifs » pour la remplacer par celle de « peuples premiers », notion qui, si elle reste ambiguë, est cependant plus juste.

En particulier il est vraisemblable que leur caractère d'animaux rampant soit apparu relativement récemment (il y a tout de même environ 100 millions d'années) et que antérieurement les serpents étaient des animaux bipèdes (Jean-Claude Race, *Phylogénie et origine des serpents*, 2000). Il n'est donc pas si absurde de parler de serpents à pattes, comme le font les Mayas ! Cette croyance en l'existence de serpents à patte se retrouve également dans la Bible où Dieu maudit le serpent et le condamne à perdre ses pattes et à chercher sa nourriture en rampant (Genèse, III, 14).

Les croyances populaires du Poitou supposent aussi des pattes aux serpents qui apparaissent dans certaines conditions, notamment *lorsqu'on les met dans le feu* (Le Quellec, 1994 :23).

Les études récentes sur le cerveau des serpents montre que son caractère « primitif » doit aussi être remis en cause et qu'il est capable de compétences qui n'ont rien à envier à celles des mammifères. Comme Enrique Font, Gordon M. Burghardt, et Manuel Leal l'écrivent :

Le mythe persistant du reptile paresseux, primitif et stupide peut être retracé, tout au moins en partie, en s'appuyant sur les anciennes fausses conceptions à propos de l'organisation et de la taille du cerveau reptilien (...) Cependant, on a pu montrer depuis plusieurs décades que les reptiles possèdent un large palium comprenant trois ou quatre aires corticales distinctes et une crête ventriculaire dorsale qui peut être fonctionnellement équivalente à des parties du néocortex des mammifères (...) Des travaux récents ont montré que les reptiles présentent une communication élaborée, des systèmes sociaux, font preuve de soin parental, de l'apprentissage social et de la capacité à jouer (...)

Cependant, reconnaissent nos auteurs, le fossé entre ce que nous connaissons et ce que nous voudrions savoir à propos du comportement reptilien et de leur capacités cognitives est énorme (« Brains, Behaviour, and Cognition: Multiple Misconceptions », Enrique Font, Gordon M. Burghardt, and Manuel Leal, 2023 : 211-212).

2 L'arbre, la pierre et les serpents

La forêt est l'habitat primordial, le centre *suhuy** de la terre-monde et de la société minérale, végétale, humaine et animale.

A l'époque classique (III^e-IX^e siècle), les temples et les monuments construits sur les places des villes étaient des projections de la forêt : les temples figuraient les grottes et les piliers plantés sur les places ornés des représentations des rois étaient appelés *tetun*, arbres pierre ou arbres pierrannées¹⁵. Les rois étaient des rois-arbres à l'image de H-wan tul, l'actuel maître de la forêt. Aujourd'hui que la forêt des arbres a recouvert la forêt des rois, les hommes mayas appellent les temples couverts de végétation des *mul*, tertres/collines, et continuent de les invoquer comme de grands ancêtres dans leurs chants de pluie et de maïs.

La forêt est reliée par l'intermédiaire des grottes et des cénotes¹⁶ au monde aquatique avec lequel elle échange

¹⁵ *Te* " arbre", est devenu *che'* dans la langue contemporaine, *tun* signifie à la fois "pierre" et "année".

¹⁶ Le mot cénote vient du maya *ts'onot* et désigne une doline. Les cénotes peuvent être à ciel ouvert, immenses puits s'ouvrant dans le sol karstique, véritables portes vers l'autre monde, autour desquels sont souvent construits les villages, ou

et qui débouche sur la mer, origine et fin de toute chose, identifiée comme la Voie lactée au grand serpent cosmique.

Dans une des versions yucatèques de la mythologie maya¹⁷, le monde a été engendré par une Mère polymorphe. Ce polymorphisme s'exprime en particulier dans un triptyque serpent-Voie lactée-arbre (tome 5). Ce serpent cosmique se transforme en Voie lactée puis en descendant sur terre, il s'enroule à l'arbre du monde, comme l'indique l'image figurant sur le vase K 2772¹⁸ (tome 5 : 34) qui n'est autre qu'une des métamorphoses de la Mère.

Cette unité arbre/serpent est donc constitutive de la forêt en tant qu'habitat primordial et manifestation de la capacité de la Mère à se multiplier et à engendrer végétaux, animaux et humains.

La Mère, tout en s'incarnant dans le premier arbre *Yaxche'* (*Ceiba pentadra*), se transforme en femme et conçoit avec son fils l'humanité dans une union symbolisée par l'Arc-en-ciel qui est aussi un de ses noms lx Chel, Dame arc-en-ciel (tome 8, texte 1).

Pour concevoir la forêt elle s'incarne dans différents arbres, le *yaxche'* « premier arbre » mais aussi le Ox « Trois », arbre nourricier (*Brosimum alicastrum*) et expression des Oxwayawinik, les trois personnes métamorphiques originelles (Boccaro et Pech Witz, 2020).

D'autres arbres prennent aussi cette place d'arbres cosmiques et peuvent être reliés à la Mère et notamment le *balche'*, « arbre secret », le *chakah*, « arbre pluie », le *pukte*, « arbre colline », le *habin*, « arbre année » (Boccaro, 2017 : 263-266).

On peut donc considérer les Mayas comme les enfants de la forêt (Boccaro, 1999), les arbres étant leurs ancêtres directs en tant qu'incarnations de la Mère.

Il y a donc une double filiation, par voie sexuelle, issus du couple primordial, et par voie métamorphique, issus de la métamorphose des êtres métamorphiques originels : Voie lactée-arbre-serpent.

Quelle est la place de la pierre¹⁹ dans cette genèse ? En tant que Pierre triangulaire de maïs, *Ox amay tun grasya*, elle est la mère du maïs et aussi une des manifestations de la Mère. La pierre *tun* est aussi l'année, la pierrannée : elle est donc le temps, le processus même par lequel la Mère se réalise.

En tant que principe trinitaire, *Ox**, la Mère se projette dans la pierre triangulaire originelle *Oxamay*, dans l'arbre nourricier *Ox*, et dans l'image la plus quotidienne, les trois pierres du foyer que chaque matin la femme allume pour préparer les galettes de maïs. Ces trois pierres sont aussi une manifestation de la trinité cosmique, les *Ox wayawinik* ou Trois personnes métamorphiques et constituent aussi, comme l'ont proposé Freidel, Schele et Parker (1993, chapitre 2) *les trois pierres de la création*²⁰, trois étoiles brillantes d'Orion (Milbrath,

souterrain, à l'intérieur d'une grotte, en maya un *aktun*. Celui du village de Tabi, où je réside habituellement lorsque je suis au Yucatán, se trouve sur la place et à une trentaine de mètres de circonférence. L'eau se trouve à une vingtaine de mètres de la surface.

¹⁷ Ou encore : dans la version yucatèque de la mythologie maya qui m'apparaît dominante.

¹⁸ La quatrième partie du corpus (textes 50-53) présente plusieurs images de la mère cosmique extraites du corpus de Justin Kerr. Kerr a réuni un corpus de plusieurs milliers de vases, avec un déroulé des écritures-dessins figurant sur ces supports, dans son site mayavase.org. Chaque vase est désigné par la lettre K suivi d'un numéro.

¹⁹ Dans le roman de Andrus Kivarihk, l'arbre ne joue pas de rôle central comme dans la mythologie maya. La pierre, quant à elle, est nourricière : les serpents, pendant leur hibernation dans leur terrier, lèchent une grande pierre pour se nourrir.

²⁰ Lorsque le canoë plonge sous les eaux, il transporte le dieu maïs à l'endroit de la création, entre Gemini et Orion. Les dieux payeurs et les autres Itz'at, [sages], du ciel centrent le ciel en plaçant les trois pierres de la création. C'est aussi le cœur où

1999 : 39) associées à la constellation de la tortue-pécari (Les Gémeaux), une des manifestations de l'essence stellaire de la Mère. Cette essence cosmique de la pierre se retrouve aussi dans le *sastun*, « pierre de lumière », l'outil/*nukul* principal des *menes*, qui leur permet de se guider à travers le temps, de voir le passé et l'avenir.

La pierre, l'arbre et le serpent ont donc la même affinité avec la Mère dont ils sont un produit direct.

La pierre est la manifestation du flux métamorphique de la Mère : elle est le temps.

Le serpent est une partie du corps de la Mère qui s'en détache lors de la naissance du monde : son cordon ombilical.

L'arbre est donc la première manifestation de la Mère sur terre sous la forme de Premier arbre, *Yaxche'*, *Ceiba pentadra*. Ce qui permet de comprendre

1) Pourquoi les serpents sont les « esprits »/*pixan*ob*²¹ des arbres comme nous le verrons au chapitre 5.

2) Pourquoi lorsque la Mère cosmique prend une forme de serpent, elle devient un serpent arbre, la *chaya*, « celle qui croît ».

La *chaya* est à la fois un serpent particulier, correspondant à trois espèces différentes suivant la classification des herpétologues (voir tableau infra, p. 29), et un arbre (chapitre 3).

Cette arborescence fondamentale du monde recoupe les travaux actuels sur l'ontologie du végétal qui remettent en cause une partie des fondements épistémiques sur lesquels les sciences sont construites.

L'anthologie réunie par Quentin Hiernaux sur la *Philosophie du végétal* (2021) propose une excellente sélection de ces recherches. De ces travaux, je privilégierais celui de Sylvie Pouteau *Par-delà de « seconds animaux » : donner sens à une éthique pour les plantes*. Ce texte, paru en anglais en 2013, porte sur l'éthique du végétal et redéfinit la place du végétal dans la chaîne des êtres. Elle critique notamment l'animalocentrisme (faut-il dire l'animocentrisme ?) de la pensée scientifique occidentale. Sylvie Pouteau a cependant tendance à simplifier cette pensée scientifique sans voir ses différentes tendances : je ne crois pas que l'on peut parler d'« une pensée scientifique », même occidentale mais plutôt, comme le proposait Marx, d'une idéologie scientifique dominante.

Elle propose de considérer le végétal comme un être essentiellement ouvert dont les caractéristiques sont souvent très différentes de celles de l'animal et qui remet en cause les catégories classiques d'objet et de sujet²².

Le végétal n'est ni un objet ni un sujet, il se situe par delà l'objectif et le subjectif et elle en distingue notamment trois caractéristiques :

1) Les végétaux sont essentiellement « ouverts », alors que *dès l'instant de la conception les animaux sont confinés et circonscrits dans un espace clos, que ce soit un œuf ou un utérus. Puis à partir de la gastrulation, les animaux atteignent une clôture. Ils sont alors fermés et centrés sur eux-mêmes* (Pouteau : 366), ils se définissent par le dualisme intérieur/extérieur.

2) Le végétal a une capacité à se forger constamment de nouvelles extensions de

le premier feu est allumé. Ils dessinent la figure de la tortue et des pécaris simultanément sur la terre et dans le ciel (David Freidel, Linda Schele et Joy Parker, 1993 : 112, traduction Michel Boccara).

²¹ Une traduction littérale de *pixan* est « enveloppant », de *pix* « enveloppe/envelopper », « couverture/couvrir ». Dans les dictionnaires il est généralement traduit par « âme », je préfère ici le rendre par « esprit » mais je conserve les guillemets.

²² Ces catégories ont émergé relativement récemment mais je ne peux développer cela ici.

son « corps ».

3) *Les animaux sont immobiles, enracinés en un point fixe immuable* (ibidem) alors même qu'ils paraissent se mouvoir. En revanche le végétal, apparemment immobile, est en réalité en mouvement et en extension permanente, il est comme la *chaya* « ce qui croît ».

Selon la définition de Sylvie Pouteau, la théorie maya de la connaissance est végétalocentrée et plus exactement arborescente. L'arbre avec son collectif, la forêt, et non l'animal, est le modèle fondamental sur lequel le monde/la terre est construit.e. La forêt est l'habitat primordial qui est reproduit par les hommes lorsqu'ils construisent leurs villes et leurs villages.

Je ne pense pas d'ailleurs que les Mayas soient le seul exemple, d'autres peuples forestiers, en Inde par exemple (Elison Banks Findly, *Plant Lives : Borderline Beings in Indian Traditions*, 2008), ont des épistémologies analogues.

C'est ce que Sylvie Pouteau évoque rapidement en écrivant, au début de son essai : *Dans les sociétés traditionnelles, les plantes bénéficient (ou bénéficiaient) souvent d'une portée sacrée et d'un statut moral* (322). Mais cette remarque est très insuffisante car elle ne montre pas ce que « la science » aurait à gagner non seulement à reconnaître cet héritage mais à l'étudier car sur bien des points « la science » est en retard sur « le mythe ».

Si nous prenons donc au sérieux la relation arbre-serpent, **cela signifie que le serpent, en tant qu'animal, possède des qualités intrinsèquement végétales**, ce qui expliquerait sa place dans la Genèse pour des raisons qui ne sont pas seulement symboliques.

C'est en tout cas ce que la mythologie maya propose en en faisant, comme la plante, un être essentiellement métamorphique.

La double essence, arbre et serpent, de la *chaya* « celle qui croît », est une expression spécifique de cette unité arbre-serpent comme nous le verrons au chapitre 3.

3 Le peuple des serpents

La mythologie est bien plus qu'un ensemble de croyances et de récits auxquels on la réduit le plus souvent.

Comme je l'ai écrit en introduction, le mythe est d'abord un vécu, un ensemble de vécus²³, associés notamment à des récits, et ces vécus constituent la base des savoirs « traditionnels ». Une des erreurs de l'anthropologie est de confondre mythe et récit mythique : il y a autant de différence entre un mythe et un récit mythique qu'entre un rêve et un récit de rêve.

Pour bien comprendre la mythologie d'un ensemble comme les serpents, il nous faut d'abord étudier leur biologie, leur morphologie et leur vie sociale.

Il y a une multitude de serpents mayas : 73 espèces selon la classification herpétologique (réparties dans six familles et 48 genres) dont 51 habitent les trois états mexicains de la péninsule (Lee, 1980 et 1996).

²³ Un vécu mythique est une rencontre entre un être mythique et un membre vivant du groupe, dont il existe par ailleurs des formes d'expression (récits, scénarios rituels, graphismes, danses...) indépendantes d'une expérience personnelle (Boccaro, 2002, 66). On peut aussi envisager que certains vécus mythiques ne soient pas exprimables et restent à l'état d'impressions.

Si en termes de nombre, ce corpus n'a rien d'exceptionnel²⁴, en revanche il brille par l'importance des espèces endémiques (14%), la connaissance de la taxinomie et de la distribution des espèces (Lee, 1996 : IX et 15).

Il nous faut donc étudier chaque espèce comme une culture particulière. La complémentarité des différentes espèces nous permettra d'affiner notre compréhension des peuples de serpents.

En partant du tableau des espèces avec leur nom maya²⁵ et leurs correspondance avec la classification scientifique, lorsqu'elle est connue, je dégagerai les principales caractéristiques des peuples des serpents, tel qu'il est pensé par les Mayas, et plus particulièrement celles des espèces principales : le boa, *ochkan* (*Boa constrictor imperator*), le serpent à sonnette ou serpent bâton de pluie²⁶, *tsab kan* ou *ahau kan* (*Crotalus durrisus*), la *chayilkan*, espèce maya qui regroupe trois espèces de la classification herpétologique (*Spilotes pullatus*, *Leptophis ahaetulla*, *Oxybelis fulgidus*), et le *wolpoch* (*Agkistrodon bilineatus russeolus*). Je mets à part l'oiseuserpent, Kukulkan/Quetzalcoat²⁷ auquel je consacrerai le chapitre 3 et le serpent métamorphique, la *x-wayan choch*, au statut essentiellement mythique, dont je parlerai au chapitre 4.

4 La mythologie des serpents au cœur de la mythologie maya

Si j'ai pris mon temps pour rédiger ce volume de l'encyclopédie alors même qu'il venait en première position dans l'ordre logique (le tome 2, juste après l'introduction constituant le tome 1), c'est parce que la mythologie du serpent est associée à toutes les thématiques, il y a un ou plusieurs récits de serpents dans chaque volume et il était difficile de comprendre cette mythologie sans avoir approfondi chaque thème :

- La *chayilkan* est une des identités de la Mère cosmique sous sa forme de X-tabay (tome 3, textes 22-24).

- Sous sa forme de boa, elle avale l'apprenti chamane, et à l'époque coloniale se transforme en H-wan tul, taureau lapin (tome 4, texte 9).

Le boa est aussi la corde de vie ou le cordon ombilical cosmique (tome 5) et associé à l'aigle, il fonde le village de Yaxcaba (tome 6, texte 26). On retrouve cette association sur le drapeau mexicain et dans le mythe de fondation de la ville de Mexico.

- Comme les *aluxes*, le serpent à sonnette ou serpent bâton de pluie, *tsabkan* ou *ahaukan* est un maître de musique et c'est un animal de Pluie comme le cheval tapir (tome 8, texte 28 et 59).

- Sous sa forme d'Oiseuserpent/Kukulkan, le serpent appartient aussi au corpus des oiseaux (tome 11). C'est souvent un serpent à sonnettes.

- En septembre, le cerf et le serpent changent de peau et se convertissent l'un dans

²⁴ Si Lee en 1996 répertoriait 2400 espèces de serpents vivants répartis dans environ 420 genres, ce nombre est aujourd'hui environ de 3800 espèces (*Le Monde*, 28 septembre 2021, p. 29).

²⁵ Si le nombre d'espèces mayas (73) correspond au nombre d'espèces scientifiques c'est une coïncidence car les deux classifications sont différentes : plusieurs noms mayas peuvent désigner une seule espèce dans la classification autochtone, on trouve aussi des variantes qui diffèrent par la couleur et qui désignent donc ce qui s'apparente à des sous-espèces. Et inversement, plusieurs espèces scientifiques peuvent être regroupés sous un seul nom maya. Julian Lee ne donne que 25 noms mayas yucatèques et leurs correspondances scientifiques. Il donne aussi un certain nombre de noms lacandons. Ce dernier corpus présente cependant une anomalie : un trop grand nombre de serpents porte le nom de *kuyun kan*.

²⁶ Serpent bâton de pluie est la traduction que je propose pour *tsabkan*, cf. infra, p. 49.

²⁷ Quetzalcoat^l est le nom mexicain, en langue nahuatl, de Kukulkan.

l'autre (cf. supra p.48), quant aux abeilles, elles sont filles du serpent (tome 14 et texte 88).

- Les *Livres de Chilam Balam* (tome 12) comme le *Livre des bakabs* font souvent référence à différentes espèces de serpent.

- Un autre couple important est le couple serpent/jaguar. Si je ne connais pas de récit associant le serpent au jaguar²⁸, la crête du serpent à crinière est vraisemblablement héritée du jaguar et il est possible que dans certains des récits de *Balames*, les Gardiens jaguars, nous trouvions trace des Oiseuserpents.

Bolay est, en yucatèque ancien, un terme qui désigne tout animal féroce qui tue, donc notamment les serpents dangereux et le jaguar²⁹. On trouve aussi la forme *balamchan*, littéralement « jaguarserpent » pour désigner le crocodile, voire une espèce de serpent³⁰.

Le jaguar est, en effet, dans ses relations avec l'être humain, le grand concurrent du serpent même si, aujourd'hui, il est devenu très rare. Dans les mythes, il apparaît rarement sous sa forme animale mais plutôt sous une forme humaine et il est le gardien et protecteur des villages et des forêts.

Les serpents, à la différence des jaguars, sont toujours présents dans la vie quotidienne, même si on observe un renversement de leurs relations avec l'homme.

Si les morsures de serpent sont assez rares, les rencontres avec les serpents sont plutôt fréquentes et leurs récits constituent une part importante de notre corpus.

L'analyse des documents préhispaniques indique une continuité remarquable des représentations avec l'époque contemporaine. Citons parmi les motifs identifiables : l'Oiseuserpent, le serpent à crinière, le serpent de pluie, le gardien des cénotes³¹ et des grottes, le serpent cordon ombilical, le boa avaleur...

Les bons connaisseurs de serpents savent bien distinguer quelles sont les espèces avec lesquelles il est possible de cohabiter (comme le serpent à sonnettes, *tsab kan*), voir de coopérer (comme le boa, *ochkan*) et celles avec lesquelles seul l'évitement est souhaitable (comme la *chayilkan*, le *chaktaxin*, le *k'am cha*, le serpent corail ou *kalam*³², et surtout le *wolpoch*, « grand insulteur³³ »).

²⁸ Chambar Joaquín, un maya lacandon, dans un commentaire sur les dangers qui guettent les hommes dans la forêt, associe jaguar et serpent venimeux bien que ceux-ci aient une fonction différente. Le jaguar est envoyé par les vénérateurs protecteurs (les « dieux ») d'un clan rival pour les attaquer alors que le serpent est un animal qui punit ceux qui ont fait une mauvaise action (Erendira J., Cano Contreras, Enrique Erosa Solana y Ramón Mariaca Méndez, *Tu chien k'an. Un recorrido por la cosmovisión de los lacandones del Norte desde las mordeduras de serpiente*, 2009, 131). Cependant, le serpent peut aussi, dans certains cas, être utilisé pour attaquer un ennemi (idem, 167). Serpent venimeux et jaguar ont donc des fonctions similaires.

²⁹ A l'entrée *Bolay* du *Diccionario Cordemex* on trouve 1) *nombre generico a todo animal bravo y que mata* « nom générique pour tout animal féroce et qui tue », 2) *jaguar, gato montés, bestia, feria* « jaguar, chat sauvage, bête, fauve », et aussi *el tigre pequeño o cachorro* « le petit du jaguar ». Aujourd'hui on trouve la forme *booray* (Bernardo Caamal Itza, région sud du Yucatán, communication personnelle).

³⁰ Chez les Tzotziles, le terme *chombolom* serpent-jaguar est un terme qui désigne tous les animaux (De la Garza, 290). Le *Cordemex* (p. 32) donne pour *Balamchan* les entrées suivantes :

Otras largatijas ponzonosas « autres lézards venimeux », *especie de lagarto* « espèce de crocodile », *nombre de una serpiente no identificada* « nom d'un serpent non identifié ».

³¹ Rappelons qu'un cénote, en maya *ts'onot*, est un grand puits, qui peut mesurer plusieurs mètres de diamètres. Il peut être souterrain ou bien émerger, comme un « œil de la terre », à l'air libre ..., en géographie physique il s'agit d'une doline.

³² Cependant Mario Eúan considère que le *kalam* n'est pas le serpent corail mais plutôt *une espèce très semblable au serpent corail mais le serpent corail est plus grand* (conversation avec Mario Eúan, août 1989).

³³ *Wol* peut aussi signifier « circulaire ».

Les relations positives sont aujourd'hui de plus en plus rares et on a tendance à tuer indifféremment toute espèce de serpent. Ce changement d'attitude est dû à la perte de connaissances mais aussi aux profondes modifications éthiques, associées à ce que j'appelle « le grand renversement » (voir infra), qu'a entraîné la conquête espagnole.

Cependant, les serpents conservent un caractère sacré, *suhuy*, comme les saints et les vierges qu'ils accompagnent d'ailleurs souvent (textes 42 et 61-63, infra, chapitre 8 et tome 9). D'ailleurs ces derniers peuvent aussi se révéler agressifs et violents. Un des témoignages les plus frappants est celui de saint Jacques de Nunkini qui pouvait, en fixant un humain des yeux, le faire mourir.

Dieu l'appela alors : Diego... Celui-ci leva les yeux au ciel et depuis, comme en témoigne son image dans l'église de Nunkini, il a gardé les yeux levés et ne fixe plus les humains.

Les serpents, comme les saints, ne sont pas mauvais mais leur force est trop grande pour pouvoir être contrôlée face à des humains trop vulnérables. C'est pourquoi ils peuvent à la fois tuer et guérir. Cela fait du serpent, et de son venin, un *pharmakon* (chapitre 9), à la fois poison et médicament : seul un bon usage du serpent permet de soigner et de protéger. Une méconnaissance de ses capacités – et du langage dans lequel il faut s'adresser à lui – peut entraîner la mort.

On observe donc un rapport similaire dans la relation aux serpents et aux ancêtres mythiques, qu'ils soient catholiques ou mayas. Le tabac est ainsi utilisé à la fois dans la relation aux serpents et aux ancêtres mythiques : souffler de la fumée de cigarette sur un serpent à sonnette, et plus généralement sur tout serpent agressif, rend celui-ci docile (texte 11) et lorsque un *men*³⁴ offre du tabac à un vénétre – il souffle de la fumée sur lui, comme Rodolfo le faisait face au serpent à sonnettes (texte 11) – c'est aussi pour le rendre inoffensif. Nourrir, c'est également calmer et, momentanément, satisfaire un être puissant pour l'empêcher de nous faire du mal.

Les serpents ont aussi un rapport particulier avec les femmes, hérité de la relation particulière du serpent originel avec la Mère cosmique : celles-ci peuvent s'opposer à son pouvoir de mort, le combattre, le tuer et lui prendre toute sa force³⁵ ou l'accompagner comme la Vierge. Il est également associé au tissage et à la broderie, activité féminine par excellence (texte 1 et 8).

5 Le grand renversement

Dans les sociétés traditionnelles, et notre société en faisait partie avant l'avènement du monothéisme, toute rencontre avec un serpent venimeux est un vécu mythique car le serpent est considéré comme un être mythique : un vénétre ou un messager des vénétres ou des dieux.

Ce vécu mythique (voir note 20) intègre la morsure qui peut infliger la mort, mais aussi qui peut être l'occasion d'un enseignement, de transmissions de connaissances, voire d'une initiation.

³⁴ Lorsque le genre n'est pas précisé, j'écris *men*, si c'est un homme, *h-men*, et une femme, *x-men*. Les préfixes « h » et « x » marquent le genre.

³⁵ *De la même manière Hilario Chi Canul ajouta qu'une femme enceinte peut être mortelle pour un serpent, car elle lui vole toute sa force. La femme peut d'ailleurs prendre un morceau de liane, toucher légèrement le serpent et le tuer simplement comme cela, car il est déjà à sa merci* (Núñez Núñez, p. 46-47, je traduis de l'espagnol).

Cette sagesse du serpent – que l'on retrouve aussi dans la Bible (chapitre 8) – a été battue en brèche par ce que j'appellerai **le grand renversement**³⁶, c'est-à-dire le passage d'un mode de vie nomade et forestier³⁷ à un mode de vie sédentaire où la forêt devient un lieu hostile.

C'est à ce moment que la mythologie du serpent se renverse et que celui-ci va apparaître essentiellement comme un être diabolique : comme Lucifer, un ange déchu, qu'il faudra systématiquement combattre, éliminer³⁸. Même si cette attitude est dominante dans les sociétés européennes, l'ambivalence continue d'exister. Une étude contemporaine sur les représentations et les usages du serpent en Haute Provence (Musset, 2004) le montre bien : *Il ne faut jamais tuer une vipère dans une maison... la vipère c'est la vie des filles* (p. 427). Le serpent, pense-t-on, aspire le venin de la terre et contribue à sa fertilité :

Le serpent tire le venin de la terre [...]. Toutes les bêtes qui se traînent ramassent du venin (...) Justement, le venin, où est-ce qu'ils le prennent ? Ils le prennent sur la terre [...] parce qu'il y a quand même un venin dans la terre (p. 431). »

Comme pour le diable, certains irréductibles résistent à cet ordre nouveau en passant, secrètement, une alliance avec lui.

Avec d'autres animaux puissants, cette évolution sera du même ordre : c'est le cas des requins³⁹, chez les Bardis de l'archipel du Kimberley, en Australie ou encore du loup et de l'ours⁴⁰ en France et en Europe.

Si la société yucatèque a résisté, beaucoup mieux que d'autres, à la conquête espagnole, elle a dû faire face néanmoins à un bouleversement considérable qui a provoqué une inversion d'une bonne partie des valeurs morales et de l'éthique de cette société.

J'ai proposé de dater de cette époque l'invention du « mal » avec l'inflexion de la notion de *k'as**, perceptible

³⁶ Dans les années 1930, Charles Wisdom avait recueilli des données indiquant que les Mayas chortis respectaient encore les serpents : ils pensaient que ceux-ci étaient des esprits de l'eau (des vénédictes gardiens de l'eau) et qu'il fallait éviter de les tuer si on ne voulait pas entraîner de sécheresse ; Wisdom, citant Longacre, ajoute à propos des Trique de Oaxaca : « lorsqu'un serpent-éclair ou Oiseau-serpent (*serpiente emplumada*) vient vivre dans un lac profond, la région est le siège de pluies abondantes. Mais si les gens sont négligents et gaspillent le maïs, le serpent s'offense et s'en va, ce qui entraîne plusieurs années de sécheresse (Wisdom, cité par Mercedes de la Garza, 226, traduction Michel Boccard). »

Ce renversement n'a sans doute pas été le premier. Autant que nous puissions en juger, le symbolisme du serpent apparaît tardivement dans les représentations européennes : si des représentations sporadiques ont pu exister bien avant, il semble que l'essor du symbolisme serpentini associé à des représentations féminines date d'il y a environ dix mille ans et atteint son apogée il y a entre sept et six mille ans (Marija Gimbutas, *La déesse*, 2005, chapitre 14). Dans les peintures des grottes ornées, il y a très peu de serpents et le couple qui domine c'est le cheval et le taureau ou l'auroch. Est-ce que la domestication du cheval et des bovidés aurait permis l'éclosion d'une nouvelle figure pour représenter des archétypes plus anciens ? L'association serpent-taureau deviendra une constante des représentations.

³⁷ Pour les populations où la forêt est présente, pour d'autres ce peut être le désert, où il y a aussi des serpents.

³⁸ Cela ne veut pas dire, cependant que l'on ne tuait jamais un serpent autrefois, on pouvait le tuer pour se défendre mais il y avait aussi d'autres raisons : ainsi les Mayas du Guatemala nous dit Fuentes y Guzman, mais il ne précise pas de quelle société il s'agit, *s'ils rencontraient sur le chemin un serpent, le combattaient même s'il était très venimeux, et luttèrent avec lui jusqu'à le tuer, car s'ils ne le tuaient pas ils pensaient qu'il leur arriverait un malheur, mais s'ils le tuaient ils pensaient qu'ils auraient de la réussite dans l'affaire qu'ils étaient en train d'entreprendre et dans tout ce qu'ils feraient ; ils croyaient également qu'ils vaincraient leurs ennemis...* (vol. II, 271, cité par Mercedes de la Garza, 282).

Autre exemple concernant cette fois-ci un serpent yucatèque identifié à la X-tabay, la *chayilkan* (chapitre 2) : aujourd'hui, on tue systématiquement une *chayilkan* lorsqu'on la rencontre mais Redfield et Villa Rojas, anthropologues qui ont vécu au Yucatán dans les années 1930, racontent l'histoire suivante : ayant aperçu une *chayilkan* dans un *kulinche'* (une espèce d'arbre, probablement *Astronium graveolens*), Villa Rojas et ses compagnons veulent le tuer, mais l'un d'eux, don Tino, s'interpose *vous ne pouvez pas le tuer, cela le ferait seulement revenir pour nous faire du mal* (Redfield et Villa Rojas, 122).

³⁹ Voir mon article « Des requins dans les vagues » (1999).

⁴⁰ On assiste aujourd'hui à un timide retour vers des relations différentes avec ces animaux mais la cohabitation reste difficile.

en étudiant l'évolution de son champ sémantique dans les différents dictionnaires coloniaux (cf. tome 15, « Dictionnaire religieux et philosophique », article *K'as*).

Je résumerai ici mon analyse :

Aujourd'hui *k'as* signifie le mal mais il n'est pas sûr que ce mal soit équivalent au nôtre. Les dictionnaires coloniaux rédigés par les Franciscains indiquent une notion de puissance perverse et sexualisée, mais le *k'as* caractérise la force vitale essentielle du cosmos, le *tankas**. D'ailleurs, au début du 20^e siècle, H-wan tul, le maître du monde souterrain, invariablement désigné comme le *K'asibal*, « la puissance mauvaise », « le démon », était également considéré comme un *yumtsil*, « un père méritant ».

Dans la continuité du sens colonial de la racine *k'as*, *kaskuntah–kaskunah* signifie aujourd'hui à la fois « gâcher » et « déflorer ». On peut faire l'hypothèse que *k'as* équivaut à cette puissance ambivalente des origines de la création et qui permet de passer de l'état de *suhuy*, la « pureté-inexistante », à l'état d'existant, d'impur, de manifesté. En ce cas, *k'as* n'a pas, dans son sens ésotérique, de connotation négative, il désigne au contraire une puissance positive puisqu'elle est à l'origine du monde. C'est ce qu'indique le *Livre des bakabs* en associant de manière constante les termes *k'asil* et *k'asul* à la nuit et à la création originelle :

Pak ten u k'asul ch'ab Détiens-toi, impureté de la création

A k'asul ak'abe Impureté de la nuit

(tome 7, corpus, texte 2).

La relation entre « mal » et « sexuel » s'applique à certains récits de notre corpus, et notamment le récit de l'église du diable (tome 3, texte 22) où la *chayilkan* est un serpent diabolique, associé à la *chaya*.

Mais la *chaya* est, dans d'autres récits, associée à la Vierge et apparaît comme une *chayilkan* sacrée et ambivalente, comparable au *tsabkan*, le serpent bâton de pluie.

Plus profondément encore le serpent, lorsqu'il habite dans les profondeurs de la terre, est un être *suhuy*, c'est-à-dire un être hors du temps qui n'a pas vu la lumière du soleil. *Suhuy* peut se traduire par « sacré », « originel » (cf. tome 15, article *suhuy*).

Mais lorsqu'il remonte à la surface, le temps d'un repas par exemple, il entre momentanément dans le temps, c'est-à-dire devient visible, à la lumière du soleil. Il est alors *k'as*, dangereux, il existe aux yeux des hommes et ceux-ci ne savent pas s'il s'agit d'un vénétré ou d'un être de chair et de sang. Puis il disparaît comme les vierges et les saints, rejoignant les profondeurs de l'autre monde où il réside.

Dans la mesure où le serpent est apprivoisable, il représente, comme les *aluxes* (tome 7) la possibilité pour chacun de disposer d'un allié qui sert de médiateur avec le monde des esprits et lui ouvrira un jour le chemin quand le moment sera venu de changer de monde, c'est-à-dire de mourir. C'est d'ailleurs sous cette forme qu'il se présente aux brodeuses qui peuvent, de leur vivant, se placer sous sa protection en brodant son motif, sa « lettre » (textes 1 et 8).

Dans un monde dominé par la coïncidence des contraires, le serpent était un allié essentiel. Puis nous sommes entrés dans une époque où le bien s'oppose au mal, le vrai au faux... et le serpent est devenu cet animal maudit, rejeté ignoré.

Comme l'écrit Aby Warburg *L'éclair prisonnier dans un fil, l'électricité domestiquée ont produit une civilisation qui rompait avec le paganisme... Dans ce serpent de cuivre d'Edison, il (l'oncle Sam) a dérobé l'éclair à la nature (Le rituel du serpent, 2003 : 132).*

Ce renversement est également sensible chez les herpétologues. Mais cette fois ci, les serpents ne sont plus des êtres mauvais mais des êtres à l'intelligence très limitée, « d'une bêtise extrême » pour employer le langage courant. Alors même que, dans les sociétés traditionnelles et dans notre antiquité, ils sont au contraire des êtres d'une grande sagesse, pourvu de capacités divinatoires.

Ainsi Laurence Klauber, le grand spécialiste des serpents à sonnettes, décrit celui-ci comme *a creature of such reducida mental capacity* « une créature d'une capacité mentale si réduite ».

Mais lorsque la logique redevient floue, lorsque le faux envahit tout notre quotidien, alors notre épistémologie vacille et nous sommes peut-être de nouveau prêts à accueillir les serpents dans la diversité de leur existence.

6 Le corpus

Le corpus est très divers. Si nous le classons chronologiquement, on peut distinguer trois ensembles : les sources préhispaniques, les sources coloniales et les sources contemporaines.

Les sources préhispaniques sont particulièrement abondantes et concernent tous les types de médias. Elles sont en *ak'ab ts'ib*, écriture de la nuit, qui se caractérise par sa nature divinatoire et son caractère hybride d'écriture dessin peinture. Elles peuvent être classées suivant leur support :

- Les textes⁴¹ sur papier.
- Les textes sur céramique.
- Les textes sur pierre.
- Les textes sur tissu et sur natte.

Les documents coloniaux, tels que j'ai pu les recueillir sont un peu moins riches, ce sont :

- Les textes en langue maya parmi lesquels se détachent *Les livres de Chilam Balam*, le prophète-historien Jaguar (tome 12), le *Livre des bakabs*, ensemble d'incantations particulièrement riches dans la mention de différentes espèces de serpents (textes 56 et 90), et le *Livre des chansons de Dzitbalche* (texte 80).
- Les textes des chroniqueurs espagnols, le plus souvent des ecclésiastiques, en particulier *La relation des choses du Yucatán* de l'évêque Diego de Landa (texte 30) et *L'histoire du Yucatán* de Diego Lopez de Cogolludo.
- Les textes des voyageurs antérieurs à ceux des anthropologues et des archéologues.
- Les textes extraits des archives coloniales, notamment à Mexico et à Seville⁴².

En ce qui concerne les documents contemporains, on peut distinguer, les ensembles suivants :

⁴¹ Rappelons que par « texte » j'entends l'ensemble écriture-dessin-peinture.

⁴² Je n'ai que peu travaillé ce corpus. Même si j'ai utilisé certains de ces documents, notamment dans le tome 3, aucun ne figure dans le corpus de ce tome. Il est vraisemblable que d'autres textes existent dans les archives régionales et locales.

- Les vécus/rencontres avec les serpents.

Il est souvent difficile de tracer une ligne nette entre vécus mythiques et vécus « réels ». Pour certaines espèces comme la *chayilkan*, c'est presque impossible tant chaque rencontre est prise dans un « prêt à porter symbolique » qui la détermine⁴³.

- Les petits récits étiologiques et descriptifs.
- Les gloses : commentaires, fragments de récit ...
- Les récits mythiques structurés et les contes d'origine américaine, européenne ou métis.
- Les récits adaptés de la Bible.
- Les pratiques mythiques (rituels, danses...).
- Les poésies, *bombas*, devinettes, chansons ...
- Les descriptions et commentaires des herpétologues.
- Les conversations.

A côté des récits, j'ai enregistré plusieurs heures de conversations autour des principales espèces de serpents vivant sur le territoire de Tabi, le village où je réside lorsque je suis au Yucatán.

Pour compléter le corpus yucatèque, je ferai appel, dans certains cas, à des textes provenant d'autres sociétés mayas, au Guatemala les Chortis, les Achis et les Quiches, au Chiapas les Lacandons, les Tzotziles et les Tzeltals, au Belize les Mopans....

A côté du corpus maya, un travail comparatif sera effectué tout d'abord avec le corpus américain puis avec des prélèvements dans quelques corpus significatifs, chinois, européen, australien, africain (Afrique de l'ouest surtout), de manière à cerner les différents archétypes du serpent (en nuancant suivant les espèces).

Un travail plus précis sera également effectué sur les sources bibliques et parabibliques (légendaire chrétien notamment...) dans la mesure où celles-ci ont fusionné avec des thèmes yucatèques plus anciens dans un certain nombre de textes (textes 40 et 87) .

7 La littérature existante

- Un premier ensemble regroupe tout ce qui a pu être écrit sur le serpent yucatèque (et plus largement le serpent maya) à l'époque contemporaine⁴⁴. A ce titre, figurent des textes publiés dans des recueils de récits ou des études anthropologiques et que j'ai intégrées dans le corpus mais

⁴³ Les récits de mythe et de rêve n'ont pas la clarté qui caractérise, le plus souvent, la connaissance scientifique. Ils sont généralement flous, enveloppés d'incertitude et d'indétermination, encore proches de l'affect qui leur donna naissance. Être clair ne permet pas toujours de rendre compte de la complexité du réel : un équilibre entre obscurité et clarté, une obscure clarté (Boccaro, 2011, film), est souvent nécessaire. De cela témoigne par exemple l'opposition entre deux penseurs comme Blaise Pascal et René Descartes.

⁴⁴ Grosso modo les premiers textes datent du début du 20^e siècle avec notamment la monographie de Tozzer sur les Mayas yucatèques et lacandons (1905), mais certains textes pionniers datent de la seconde moitié du 19^e siècle. Etant donné l'abondance de ces sources, je ne prétends pas être exhaustif, la bibliographie publiée dans le tome 15 donne cependant un bon échantillon de cette littérature.

aussi des analyses, notamment les études anthropologiques mexicaines⁴⁵ et le corpus autour de Quetzacoatl, l'équivalent mexicain de Kukulkan, l'Oiseuserpent maya.

Cet ensemble comprend aussi l'importante masse constituée par les travaux des herpétologues qui comencent tout juste à sortir d'une longue période de mépris et d'ignorance vis à vis des serpents, et des reptiles en général.

- Un second ensemble traite de la mythologie du serpent sur le continent américain et plus spécifiquement en Mésoamérique dont les différentes cultures présentent beaucoup d'éléments communs avec la société yucatèque et les autres sociétés mayas.

- Un troisième ensemble traite de la mythologie contemporaine occidentale, et notamment de la littérature fantastique où le thème du dragon, souvent un oiseuserpent, est omniprésent.

- Un quatrième groupe est constitué d'études plus générales sur le serpent ainsi que de travaux sur d'autres aires culturelles.

8 Les serpents : des archétypes multiples.

En conclusion je reviendrai sur l'hypothèse archétypale, ses différentes réalisations suivant les cultures et l'originalité de la version maya yucatèque.

L'oiseuserpent ou le dragon (chapitre 2), l'ancêtre primordial (chapitre 4), le pharmakon (chapitre 8) sont des archétypes que l'on retrouve dans d'autres sociétés mais la force avec laquelle se combinent ces trois ensembles est sans doute ce qui fait la singularité de la société maya.

⁴⁵ Parmi les études anthropologiques, on distinguera notamment celles qui traitent les serpents de manière indifférenciée, comme le travail de Mercedes de la Garza et celles qui traitent d'espèces particulières comme le travail sur le serpent à sonnette de José Diaz Bolio.